

Culture d'élite ?

Par Guillermo kozlowski
CFS asbl

Quelques notes éparses prises lors des réunions du Conseil Social de Laeken : de plus en plus d'activités artistiques, et en même temps de plus en plus d'utilitarisme. Les activités « culturelles » sont souvent un outil et non une fin en elles-mêmes. Du coup des ateliers qui servent surtout comme alibi pour dire que l'activité de l'année a produit quelque chose (des photos pour le dossier). Des artistes obligés (à cause de la diminution des subsides directs à la culture d'une part, et de la remise en cause de leur statut d'autre part) de faire un travail rapide, efficace et fade. Un public obligé de venir pour ne pas perdre ses allocations...



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, « Culture d'élite ? », CFS asbl, 2017
URL : <http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/culture-d-elite.pdf>

Avec le soutien de :



Culture d'élite ?

Par Guillermo Kozlowski
CFS asbl

Quelques notes éparses prises lors des réunions du Conseil Social de Laeken : *de plus en plus d'activités artistiques, et en même temps de plus en plus d'utilitarisme. Les activités « culturelles » sont souvent un outil et non une fin en elles-mêmes. Du coup des ateliers qui servent surtout comme alibi pour dire que l'activité de l'année a produit quelque chose (des photos pour le dossier). Des artistes obligés (à cause de la diminution des subsides directs à la culture d'une part, et de la remise en cause de leur statut d'autre part) de faire un travail rapide, efficace et fade. Un public obligé de venir pour ne pas perdre ses allocations...*

Ces notes proviennent d'un travail récent dans la commune de Laeken où s'est posée la question de la culture populaire. Cette question existe d'une manière assez paradoxale, dans la mesure où finalement tout le monde revendique la culture populaire, aussi bien le pouvoir politique de tous bords, que l'industrie du divertissement, mais aussi beaucoup de militants et de travailleurs de terrain.

On constatait sur le terrain et dans les dossiers de subsides, une sorte de recherche frénétique de la culture populaire, qui n'aboutit souvent qu'au repas typique de telle ou telle région. Certes la cuisine fait partie de la culture, mais aucune culture n'est seulement la nourriture. En dehors de la cuisine, ce qui semblait caractériser la culture populaire, c'est qu'elle n'est pas la culture de l'élite. Cette définition peut séduire, d'autant plus qu'elle introduit une dimension politique : s'opposer à l'élite, s'affirmer.

Il faut néanmoins remarquer que la culture dans le sens artistique, mais aussi la culture dans le sens plus large de production théorique, dite d'élite, ne correspond pas forcément aux cultures des dominants. En tout cas on se retrouve vite piégés si on part de l'idée que toute recherche poussée, toute exigence au niveau de la création artistique, serait du domaine de la culture de l'élite, et donc opposée à la culture populaire. Le hiatus est d'autant plus flagrant

que ce qui relève vraiment de la recherche est systématiquement attaqué par le néolibéralisme. Tandis que la soupe musicale produite par les « majors », par exemple, est une création très savante fabriquée par des experts en marketing et des ingénieurs, à la fois massivement diffusée, cotée en bourse.

On pourrait faire une sorte de jeu du dictionnaire, peuple et populaire peuvent être dits de manières très différentes. Cela impliquerait choisir en fin de course une définition qui « nous » plaît.

La proposition ici est différente : chercher quel type de « peuple » produit une pratique culturelle.

La question n'est pas nouvelle, elle est pourtant actuelle. D'où le choix de structurer cette analyse en écho à une sorte de collage de textes du poète et réalisateur italien Pier Paolo Pasolini, parus dans différents quotidiens au début des années 1970. Pasolini est quelqu'un de très intéressant, particulièrement sur cette question, parce qu'il est lui-même au croisement d'une culture savante et d'une culture populaire. Le statut même des textes que nous utilisons pour cette analyse, des articles diffusés dans un journal et non dans un magazine prestigieux ou dans un livre, renforcent cet intérêt.

Le constat

« Il y a une dizaine d'années, je pensais qu'un provocateur¹ était pratiquement inconcevable (à moins qu'il n'ait été un très bon acteur) parmi nous, de la génération précédente : oui sa sous-culture se serait distinguée, même physiquement, de notre culture. Nous l'aurions reconnu à ses yeux, son nez, à ses cheveux ! Nous l'aurions tout de suite démasqué et traité comme il le méritait. Cela n'est plus possible aujourd'hui ; personne au monde ne pourrait distinguer à son aspect physique un révolutionnaire d'un provo-

1 Il est question d'un provocateur de la police ou de l'extrême droite.

cateur. La droite et la gauche ont physiquement fusionné »², écrivait Pasolini, en 1973 dans un quotidien italien.

Dans un autre article de la même série : « Sur une place remplie de jeunes, personne ne peut plus distinguer –ce qui était possible en 1968– à son extérieur un ouvrier d’un étudiant, un fasciste d’un anti-fasciste »³.

Ceci peut passer pour une réflexion un peu aigrie d’un vieux râleur, racontant que « c’était mieux avant... », que de son temps les choses allaient tout autrement, qu’alors les différences étaient claires. C’est peut-être le cas, mais il y a aussi dans cette description quelque chose qui relève du regard du cinéaste. Il ne parle pas des jeunes qui s’habillent pareil, c’est n’est pas la ressemblance superficielle qui attire son attention, c’est du corps qu’il parle, les cheveux, mais aussi les yeux, le nez ; ailleurs il parle de la manière de se mouvoir. On peut couper différemment les cheveux, avoir un regard qui reflète une manière d’être au monde, mais le nez, les yeux ? « La droite et la gauche ont physiquement fusionné », dit-il en conclusion. L’allure, la manière de marcher, de parler, ne sont pas des éléments superficiels.

« Le fascisme avait en réalité fait des guignols, des serviteurs, peut-être en partie des convaincus, mais il ne les avait pas atteint dans le fond de l’âme, dans leur façon d’être. En revanche le nouveau fascisme, la société de consommation, a profondément transformé les jeunes, elle les a touché dans ce qu’ils ont d’intime, elle leur a donné d’autres sentiments, d’autres façons de penser, de vivre, d’autres modèles culturels »⁴.

2 PASOLINI Pier Paolo. Le discours des cheveux, 7 janvier 1973, « Corriere della Sera ». Repris dans : *Écrits corsaires*, Flammarion, 1976, p 30.

3 PASOLINI Pier Paolo. Le véritable fascisme et donc le véritable antifascisme, 24 juin 1974, « Corriere della Sera ». Repris dans : *Écrits corsaires*, Flammarion, 1976, p 76.

4 PASOLINI Pier Paolo. Fasciste, interview réalisé par Massimo Fini, 1974. Repris dans : *Écrits corsaires*, Flammarion, 1976, p 269.

Dit autrement : « Aucun centralisme fasciste n’est parvenu à faire ce que fait le centralisme de la société de consommation. Le fascisme proposait un modèle, réactionnaire et monumental, mais qui restait lettre morte. Les différentes cultures particulières (paysannes, sous prolétariennes, ouvrières) continuaient imperturbablement à s’identifier à leurs modèles, car la répression se limitait à obtenir leur adhésion en paroles. De nos jours l’adhésion aux modèles imposés par le centre est totale et inconditionnée »⁵.

Au-delà du constat de Pasolini, dans l’Italie des années 1970, et de sa validité pour aujourd’hui, ce qui est important ici est la place qu’il accorde à la question de la culture, il en fait une question politique. Il est ici question de soumettre des gens, de les dominer. La culture ce n’est pas la communication, ce n’est pas le récit, la petite histoire, qu’on peut plaquer sur quelque chose, mais la manière de se constituer : le nez, les yeux, la démarche.

La politique socio-culturelle ?

Depuis la colonisation de l’Amérique, les États européens ont souvent un « sud » extérieur (des colonies) à qui ils prétendent apporter une culture dont ils évaluent un manque. Et ils ont tous un « sud » interne : paysans « arriérés », pauvres, immigrés, nomades, amérindiens, aborigènes... ; envers lesquels ils mènent des politiques semblables. En Italie le sud s’appelle *mezzogiorno*, le sud (géographique) du pays : Naples, la Sardaigne, la Sicile... qui correspondent au sud géographique. Et il y a aussi la périphérie des régions riches, les banlieues pauvres des villes du nord, habitées majoritairement par des migrants venus de ces régions.

« Nombreux sont ceux qui se lamentent (en ces temps d’austerité) devant les inconvénients dus à un manque de vie sociale et culturelle organisée (en dehors du centre « pourri ») dans les banlieues « saines » (dortoirs sans verdure, sans services, sans autonomie, sans aucun véritable rapport humain). Lamentations rhétoriques ! En effet si ce dont on déplore le manque dans les banlieues existait, ce serait le centre qui l’organiserait ; ce même centre qui, en peu d’années a détruit toutes les cultures périphériques qui –oui, jusqu’à il a quelques années– assurait une vie à soi, et, au fond, libre, même dans les

5 PASOLINI Pier Paolo. Acculturation et acculturation, 9 décembre 1973, « Corriere della Sera ». Repris dans : *Écrits corsaires*, Flammarion, 1976, p 49.

banlieues les plus pauvres ou carrément misérables »⁶.

En 1973, il était question d'austérité, de regretter la culture populaire que la politique urbanistique (notamment) avait détruit, et d'amener une culture dans la périphérie.

La culture est toujours liée à l'histoire, parce qu'il est question de la manière dont une singularité s'est constituée, de penser ce qui insiste dans cette culture à travers l'histoire, comment on pense cette histoire. Par quels rituels, quels types d'expression, avec quels instruments, à quelles occasions ? etc. Quoi qu'il en soit une culture ne peut pas se développer sans l'histoire de ce qui a été détruit, de comment cela a été détruit, par qui... qu'est ce que cette destruction permet ?

Par exemple : « La conquête du Nouveau Monde, c'est aussi l'expansion de la civilisation européenne sous toutes ses formes, cette expansion soutenant, garantissant l'expansion coloniale. En Europe même, l'unité culturelle favorise les échanges économiques et réciproquement »⁷.

Le travail de Pasolini

« ...l'unité culturelle favorise les échanges économiques et réciproquement »... c'est peut-être à partir de cette question qu'il faudrait penser la culture. C'est aussi à partir de ce constat qu'on peut comprendre le point de vue de Pasolini : « ...accepter son invitation ascétique à continuer de travailler même pour d'infimes minorités ; ou peut être même espérer que les ressemblances d'aujourd'hui deviennent les différences de demain. En effet je travaille et si je travaille c'est que je ne désespère pas »⁸.

Peut-être que plutôt que les cultures populaires ou d'élite la question est celle de cultures minoritaires ou

majoritaires, car c'est le minoritaire qui s'oppose au néolibéralisme. La question n'est pas que la culture ou l'art s'occupent des questions sociales, ni encore moins qu'elle fasse de la sociologie, mais qu'ils puissent s'occuper de la complexité d'une situation. De créer à partir de ce qui nous inquiète, nous trouble.

De penser à sa manière, dans son corps, de travailler à partir d'une manière singulière de percevoir le monde, d'une histoire. La soupe musicale n'a souvent rien à voir avec la finesse des musiques populaires issues de générations de musiciens. La culture populaire est traversée par les péripéties d'un peuple, par les éléments d'un paysage. La culture de masse est purement technique.

6 PASOLINI Pier Paolo. Acculturation et acculturation, 9 décembre 1973, « Corriere della sera ». Repris dans : *Écrits corsaires*, Flammarion, 1976, p 48.

7 BRAUDEL, Fernand. *Civilisation matérielle et économie capitaliste, tome 3 : Le temps du monde*, Armand Collin, 1979, p 52.

8 PASOLINI Pier Paolo. *Enrichissement de l' « essai » sur la révolution anthropologique en Italie*, 1973. Repris dans : *Écrits corsaires*, Flammarion, 1976, p 92.